

PROLOGUE

30 novembre 2013. Ce matin-là, il est en retard. Comme d'habitude. Il ne touchera pas aux croissants. Le café refroidit déjà. Je suis au cœur de ce colosse glacial nommé Bercy, dans la grande salle impersonnelle du petit déjeuner, et je patiente en regardant la Seine. Comme d'habitude...

Le voir, c'est d'abord faire l'expérience de l'attente. De plus en plus embarrassés, les huissiers viennent régulièrement s'excuser de son retard.

— Il arrive...

Quarante minutes plus tard, un bourdonnement lointain, une voix forte, théâtrale, qui lentement s'approche, de plus en plus intelligible. Puis un tourbillon pénètre dans la pièce, vous tend une large paluche et décoche un « salut ! » caractéristique, assorti d'un « comment il va ? ». Il y a la gouaille, la simplicité, et puis cette voix haut perchée, ces grands pieds, ce costume presque flottant. Il y a ces dizaines de dossiers, le ministère, le pouvoir, la réunion parentale à laquelle Montebourg doit se rendre ce matin entre vingt rendez-vous. Et il y a la musique.

Montebourg adore la chanson. Il fait défiler la playlist de son iPhone, fredonne sa préférée, « À dix-sept ans ».

Il la connaît par cœur. Elle dit beaucoup de lui : la nostalgie, le feu, la rage, l'excès, le sang chaud. Comme Claude François, Montebourg est accro au boulot. Comme Claude François, il épuise son entourage. Comme Claude François, il cherche la lumière. Comme Claude François, il est aimé ou détesté. Comme Claude François, il renvoie une image qui n'est pas forcément la sienne. Comme lui, il est complexe, écorché.

« À dix-sept ans » : presque un hymne pour Arnaud Montebourg, littéralement « dingue » de Claude François. Dans cette chanson, qu'y a-t-il ? La politique, bien sûr. L'injustice, qui a guidé son engagement à gauche. La haine des bien nés, qui ont déjà tout avant d'avoir levé un doigt. Et l'envie inconsciente d'en être. Le voyez-vous, ce jeune gars de Saône-et-Loire aux cheveux en bataille, à la démarche mal assurée, au verbe moins haut qu'aujourd'hui, avec sa timidité et ses souffrances intimes d'ado ?

— J'ai fait l'amooour solitairement, chante-t-il d'un air canaille, où est la honte à dix-sept ans ?

On imagine la tête des ministres qui, dans les salles attenantes, prennent peut-être leur petit déjeuner au son du récital d'Arnaud Montebourg. Le trouvent-ils drôle... ou agaçant ?

— « À dix-sept ans », dit-il, c'est la lutte des classes.

Lancer « des pierres contre le vent » : ce pourrait être le résumé de son parcours au PS, des affaires Chirac et Guérini, mais aussi de sa jeunesse, des années difficiles, du mal-être.

— Cette chanson n'est pas triste, dit-il aussi, elle est nostalgique.

La nuance compte. Et la playlist défile : Sardou, Brassens, Aznavour... Adeptes de « Je m'voyais déjà » ? Pas du tout, il préfère « Les Emmerdes » et surtout « Comme ils disent » :

— L'hymne des homos. « J'habite seul avec maman », c'est triste à mourir, extraordinairement inspiré...

N'oublions pas le disco. En 2013, Montebourg est allé aux Folies Bergère avec ses enfants. Il a dansé comme un fou. Montebourg, c'est l'ado de dix-sept ans, compliqué, tourmenté ; mais c'est aussi celui d'« Alexandrie Alexandra », la bête de scène, la rock star, l'animal romantique.

— Ça vous amuse de voir toutes mes chansons ? Moi aussi, j'adore... Musique, musique !

Et de dérouler toute la liste. Zebda, François Valéry, Michèle Torr, Alice Dona, Nicole Croisille, Gloria Gaynor. « Every Woman », de Whitney Houston. Sans oublier Nicoletta, Gérard Lenorman, les Jackson Five : il adore tout ce qui est funky. Serge Lama, Cerrone, Daft Punk, Christophe Willem, Tina Charles, The Pointer Sisters, Zaz, Raphael Saadiq, Tina Arena, Julien Clerc. Même Rihanna : à Bercy, qui l'eût cru ?

Il faut dire que Montebourg ne fait rien comme les autres. Être à part, se faire l'avocat du diable : il a toujours été ainsi. Il aime emmerder, il aime combattre. Sa vie est un roman de formation. Pour la raconter, il fallait retourner sur les lieux qui ont compté pour lui, rencontrer ceux qui l'aiment, ceux qui le détestent, ceux qu'il a déçus. Il fallait passer du temps avec lui, l'observer, tenter de comprendre ce que cachent ses éclats de voix, ses effets de manche. Il fallait du temps et de la patience. Beaucoup de patience...

1

LE JOUR OÙ IL A FAILLI TOUT ARRÊTER

Sa voiture entre par la grille du Coq. Aquilino Morelle lui fait signe depuis la fenêtre gauche de son bureau, qui jouxte celui du président. Arnaud Montebourg, très tendu, ne lui sourit pas. Il entre et, tout d'un coup, expulse sa colère.

Ce matin, à 7 heures, Morelle dormait encore lorsqu'il l'a appelé. Montebourg était calme, froid, et surtout intraitable.

— J'ai très bien dormi cette nuit. J'ai encore réfléchi ce matin. Je démissionne.

Que n'a-t-il pas supporté dans l'épisode Florange? Qu'on le prenne pour un menteur? Que Jean-Marc Ayrault gagne la partie au jeu du pouvoir? Le sentiment d'avoir été manipulé? L'«échec cuisant», comme il dira plus tard sur Canal Plus? Un peu tout cela à la fois...

La veille, vendredi 30 novembre 2012, le Premier ministre a prétendu qu'il n'y avait pas de repreneur. La solution prônée par le ministre du Redressement productif n'était donc pas viable. Espoirs douchés du leader syndical Édouard Martin et des siens... Montebourg est hors de lui. Ses amis, sa garde rapprochée décident de l'emmener dîner non loin du ministère.

Sont présents Christophe Lantoine, chef de cabinet, Aquilino Morelle, conseiller du président et ami. Il s'agit moins de trouver les mots consolateurs que de juguler la colère d'un ministre qui se sent trahi et veut démissionner.

« Arnaud n'était plus en mesure de conduire un raisonnement. On se retrouvait simplement pour boire un verre, dîner et le reconforter », se souvient Aquilino Morelle. « C'était la première fois que je le voyais à ce point marqué, raconte Christophe Lantoine. Il avait envie de tout plaquer. L'homme était profondément blessé. »

Montebourg n'a pas supporté que l'on puisse le soupçonner d'avoir menti, que le Premier ministre ait déclaré à la télévision qu'« il n'y avait pas de repreneur ». « C'était le coup de massue ultime, raconte un de ses collaborateurs. Cela voulait bien dire : Arnaud Montebourg a inventé un repreneur. »

Édouard Martin va plus loin : « Dans cette affaire, Montebourg a été sali par Ayrault. Que dit le Premier ministre ? Que son ministre ment et qu'il n'est pas sérieux, puisqu'il est allé chercher un repreneur qui n'était pas crédible ! »

Ce qui se joue à cet instant-là, en réalité, c'est la haine intime, recuite, entre les deux hommes. « Ayrault a voulu se faire Montebourg, résume un conseiller. Il a voulu solder le compte de toutes ces années de lutte. »

Entre les lignes, Christophe Lantoine ne dit pas autre chose : « Sur le fond, nous pensons que c'est une erreur politique. Vient s'y greffer une méthode détestable, qui consiste à laisser avancer Arnaud jusqu'au bout, pour mieux le planter. Jean-Marc Ayrault n'était pas obligé

d'ajouter : "Il n'y avait pas de repeneur." Il y avait là quelque chose de personnel, une volonté de l'enfoncer. »

Et Hervé Gattegno, journaliste et ami de Montebourg, de renchérir : « Ce qui a été difficile pour Arnaud, c'est la duplicité. Ce n'était pas un affrontement où chacun y allait franco. Il y avait des jeux complexes. Hollande a dit à chacun ce qu'il avait envie d'entendre. Ayrault a voulu humilier Arnaud. »

Ce soir-là, Christophe Lantoine et Aquilino Morelle tentent de raisonner Arnaud Montebourg : sur le moment, il sera soulagé d'avoir démissionné, mais après ? Il se convaincra d'avoir eu raison pendant quelques jours, puis la vie reprendra son cours. Rester comme celui qui a claqué la porte ? À quoi bon. Aquilino Morelle donne alors un conseil important à Arnaud Montebourg : aller voir le président. Montebourg échange des SMS avec François Hollande. Rendez-vous est pris le lendemain matin à l'Élysée, à 10 h 30. Toujours pour lui remettre sa démission.

Samedi 1^{er} décembre 2012, 7 heures. Au téléphone, la voix de Montebourg est dure, glaciale, décidée :

— Je démissionne.

Aquilino Morelle lui répète ce qu'il lui a dit la veille :

— Ce n'est pas le conseil que je te donne en tant qu'ami. Mais si tu veux le faire, c'est ta décision. Je n'interférerai pas au-delà de l'utile et du nécessaire. Même si, en l'occurrence, je suis aussi le conseiller politique du président. Aussi je te suggère d'y réfléchir. Il est 7 heures, tu as le temps. Je te demande une seule chose : passe me voir avant ton rendez-vous.

Christophe Lantoine est tout aussi surpris. Il pensait que la nuit aurait calmé le ministre. Qu'il aurait réfléchi. Il l'a trouvé au pied de son appartement, tout aussi déterminé et emporté que la veille. « Quand je l'ai déposé à l'Élysée, j'imaginai qu'ensuite nous irions à Bercy pour la passation de pouvoirs. Je pensais réellement que nous étions passés à autre chose. »

C'est un Arnaud Montebourg tendu qui pénètre dans le bureau d'Aquilino Morelle, sans un sourire.

— Écoute, Arnaud, calme-toi un peu et dis tout ce que tu as à dire au président, argumente Morelle. Ne lui cache rien, dis-lui ton ressentiment. Vous parlerez tous les deux, vous verrez bien à quelle conclusion vous parvenez. Si tu maintiens ta démission, tu démissionneras. Mais je pense que ce n'est pas une bonne idée. Pèse bien les conséquences. Mais si tu veux le faire...

Ces mots amicaux ne sont pas sans effet. Arnaud Montebourg se calme un peu, puis il entre dans le bureau voisin, celui de François Hollande. Les rendez-vous avec le président de la République sont souvent brefs. Mais celui-ci s'éternise. Chacun sent qu'il se passe quelque chose. Ce matin-là, Valérie Trierweiler est à l'Élysée. Pour rassurer ceux qui s'inquiètent de la longueur du rendez-vous et de l'éventuelle démission de Montebourg, elle a cette phrase prémonitoire :

— Ne vous inquiétez pas, François arrive à rattraper tout le monde.

Au terme de l'entretien, voyant réapparaître le ministre, Aquilino Morelle comprend que sa position a évolué. Les deux hommes ont échangé. Ils se sont dit, semble-t-il, des choses qui lui permettent d'envisager de rester, en tout cas de réfléchir. Certes, encore faut-il que

le Premier ministre l'appelle, mais le plus dur est fait. L'« effet Hollande » a fonctionné, comme souvent avec Montebourg. Le président accepte de dire qu'il y avait bien un repreneur. Pour le ministre, l'honneur est sauf. « Ce qui le fait rester, c'est cela, explique Christophe Lantoin. C'est une façon de dire : "J'ai fait mon boulot et je l'ai fait honnêtement. Je n'ai pas menti aux gens." »

Montebourg passe son temps à dire qu'il pourrait « tout arrêter maintenant ». Ce matin-là, n'était-ce qu'une posture, une manière de tester le rapport de force ? Il s'inscrit résolument en faux. Bien sûr qu'il voulait démissionner ! Le contraire eût été « infantile ».

Morelle est moins affirmatif : « Je ne sais pas, je ne suis pas Arnaud Montebourg... Il n'y a que lui qui pourrait répondre. Peut-être, dès le matin, n'avait-il pas l'intention de démissionner. Même si je suis son ami, même si je suis proche de lui, il n'est pas obligé de me dire tout ce qu'il pense. Peut-être lui-même ne le savait-il pas. Il m'a dit qu'il voulait démissionner, c'est tout. Le voulait-il vraiment ou était-ce une façon de jauger ses amis, de voir leurs réactions face à cette hypothèse ? Je n'en sais rien. »

Une chose est certaine : lorsqu'il sort du bureau présidentiel, il est renforcé. La preuve : il ouvre les vannes et déverse toute sa colère sur Jean-Marc Ayrault, qu'il appelle depuis le bureau de Morelle, insultes en prime. « T'emmerdes tout le monde avec ton aéroport ! Tu diriges la France comme le conseil municipal de Nantes¹ ! » « Tout ça est parfaitement exact, assure Morelle. Ça s'est passé dans ce bureau. »

1. Scène racontée par Valérie Astruc et Elsa Fresseyet, *Florange, la tragédie de la gauche*, Plon, 2013.

Aujourd'hui encore, cet épisode reste lourd et douloureux pour Arnaud Montebourg. Le ministre n'aime pas en parler. « On s'est battu, dit-il, mais ça n'a pas marché. C'est là que j'aurais aimé être président. J'ai filé ma démission. Il y a en a deux qui m'ont retenu : Hollande et Martin. Sans eux, je serais parti. »

« *Gros sur la patate* »

Ce matin du 1^{er} décembre 2012, Édouard Martin ne sait rien des envies de démission d'Arnaud Montebourg, ni de son rendez-vous à l'Élysée. Il n'a presque pas dormi de la nuit. « Je cogitais, je retournais ça dans tous les sens, j'essayais de comprendre. Que s'est-il passé? Où est la faille? Qui a baisé qui? Le lendemain matin, la première chose que je me dis, c'est: "Putain! Il faut que je sache!" »

Édouard Martin n'a pas le numéro personnel du ministre. Il laisse un message à son directeur de cabinet, Stéphane Israël. Aux alentours de 13 heures, alors qu'il est en route pour faire un plein d'essence, son téléphone sonne. Il s'arrête sur le bas-côté pour répondre.

— Je vous ai laissé un message. On ne comprend pas, on est sous le choc. J'aimerais savoir, que s'est-il passé?

— Vous comprenez, on a essayé, mais ce n'est pas si facile, répond Israël.

— Justement non, je ne comprends pas, rétorque Martin. Vous pouvez m'expliquer tout ce que vous voulez, je ne comprends pas. Que dit Arnaud Montebourg?

— Vous savez, il n'est pas très bien...

— Mais ce n'est pas à lui qu'on en veut ! Lui, il a mouillé la chemise, il a fait le job. On a encore besoin de lui. Parce que ce n'est pas fini, il faut continuer à se battre. On peut encore essayer de décrocher des choses. Pour nous, le combat n'est pas terminé. On a besoin du soutien d'Arnaud Montebourg.

— Pourquoi ne le lui dites-vous pas ? répond Stéphane Israël.

— Mais parce que je n'ai pas son téléphone !

— Vous êtes disponible dans l'après-midi ?

— Mon téléphone est toujours ouvert.

— Très bien.

L'échange a duré une bonne dizaine de minutes. Vers 15 h 30, le téléphone d'Édouard Martin sonne de nouveau. Un numéro qu'il ne connaît pas s'affiche. Il répond.

— Bonjour, c'est Arnaud Montebourg.

— Merci de me rappeler.

Montebourg ne tape pas directement sur Ayrault ou Hollande, mais il fait comprendre à Édouard Martin qu'il en a gros sur la patate. « Il est plus que déçu, il m'explique que c'est incompréhensible, y compris pour lui. Et je sens un ministre abattu. Au téléphone, au son de sa voix et à la manière dont il me parle, je sens quelqu'un qui est vraiment touché. C'est comme ça que je l'ai perçu. »

— Monsieur le ministre, lui dit-il, on a encore besoin de vous. Ne lâchez rien ! On compte sur vous pour continuer le combat à nos côtés.

— Merci pour ce message de sympathie, j'apprécie, conclut Arnaud Montebourg.

Les deux hommes raccrochent. À aucun moment Montebourg n'a prononcé le mot « démission ».

Édouard Martin n'apprend tout que le lendemain, dans le *Journal du dimanche*. Deux personnes l'ont fait changer d'avis, explique le ministre : Édouard Martin et François Hollande. Plus exactement une seule, d'après un proche : le syndicaliste lorrain. Car pour ce qui est du président... «Arnaud n'a pas cru un mot de ce qu'il lui a dit dans son bureau ce jour-là. D'ailleurs, Hollande n'a pas respecté les engagements qu'il avait pris. De toute manière, Arnaud estime que le président ment tout le temps.»

Cet épisode, Montebourg l'a évoqué dans un livre, non sans un certain romantisme. «Le président de la République [...] m'a demandé de me maintenir à mon poste. En sortant de son bureau, je n'étais pas en mesure d'accepter sa demande. Mais il insista tout au long de l'après-midi. Celui qui fit basculer ma décision, c'est Édouard Martin, l'homme de Florange. [...] L'entendant, je me souvins de ma visite à Florange quelques mois plus tôt : mon adresse à la foule des métallos et à leurs familles massées devant le perron de la mairie ; les cris contre Mittal ; les larmes dans les yeux d'Édouard Martin et de ses camarades épuisés par des mois de lutte ; les slogans lancés dans le ciel ; la colère et l'inquiétude. Dans le train du retour, bouleversé, j'avais fait le serment personnel de ne pas laisser tomber la Lorraine. [...] Ce samedi-là, malgré l'échec – mon échec de n'avoir pas su convaincre –, Édouard Martin m'a remercié. Il m'a demandé de rester à mon poste pour continuer le combat¹.»

1. Arnaud Montebourg, *La Bataille du Made in France*, Flammarion, 2013.